

lait constamment son but ; il dictait cette réponse d'Henri IV aux députés de la Bresse : « La langue française doit être « à moi comme l'espagnole à l'Espagnol et l'allemande à « l'Allemand » et ces têtes paroles de Richelieu « jusqu'où « allait la Gaule, jusque-là doit aller la France. » Gagner la Savoie contre le Milanais attribue au Piémont, c'était l'idée d'Henri IV dans son plan de constitution de l'Europe, la combinaison proposée par Richelieu au duc Victor-Amédée I, le projet repris par Louis XIV avec le duc Victor-Amédée II, l'arrangement convenu par le cardinal de Fleury avant la guerre pour la succession de Pologne. Il serait aisé de glorifier ainsi, l'histoire à la main, la politique de Napoléon III, victorieuse là où celles d'Henri IV, de Louis XIV, de Louis XV et la conquête passagère de la République avaient échoué. Mais qu'importent aux poètes les longs détails, les curieux rapprochements que la dissertation historique serait heureuse de recueillir. C'est assez pour ces sympathiques et effervescentes natures de se trouver en présence de la grandeur et de la gloire. Des cœurs poétiques, où palpitent les énergiques sentiments de la France, n'ont pas besoin d'être si positivement renseignés. La seule politique dont ils aient à faire l'âme de leur poésie, c'est que nous venons de venger l'injure des traités de 1815, qui avaient voulu nous donner une frontière déclose et sans force de défense, et que nous avons appuyé au massif des Alpes la nouvelle et formidable enceinte de la patrie. Sur cette satisfaction napoléonienne en même temps que nationale, ressentie par tous ceux que n'aveuglent pas les tristes préventions nées de nos discordes, comment les poètes n'auraient-ils pas une veine facile à célébrer le présent ? Comment resteraient-ils froids à entonner l'hymne d'allégresse, quand nos bords s'ouvrent pour recevoir, dans la grande famille française, une population issue de la même race, parlant la même langue, respirant